



HAL
open science

La banalisation du harcèlement sur les réseaux sociaux numériques

Sophie Jehel

► **To cite this version:**

Sophie Jehel. La banalisation du harcèlement sur les réseaux sociaux numériques. Vers l'Éducation Nouvelle, 2016, 561, pp.53-65. hal-02545315

HAL Id: hal-02545315

<https://univ-paris8.hal.science/hal-02545315v1>

Submitted on 28 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La banalisation du harcèlement sur les réseaux sociaux numériques

Sophie Jehel

Maîtresse de Conférences Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, Chercheure au Laboratoire CEMTI (Centre d'étude sur les médias, les technologies et l'internationalisation), EA 3388.

Dans le cadre du dispositif « Éducation aux écrans » initié par la Région Basse-Normandie et développé par les CEMEA en partenariat avec le Rectorat de l'Académie de Caen, les réponses à 1600 questionnaires ont été recueillies en 2013. Elles ont donné lieu en 2014 à une analyse des pratiques numériques des jeunes au regard des attentes que les acteurs éducatifs partagent vis-à-vis du Web : participation, production, accès à l'information et à la connaissance, mais aussi des risques qu'ils appréhendent : sous équipement, mauvaises rencontres, exposition aux images violentes, harcèlement, dépendance aux écrans...

Un des constats qui se dégagent de l'enquête quantitative¹ réalisée dans le cadre de l'Observatoire 2013-2014 était que les activités et les risques sur le web sont très différenciés selon le sexe. Les garçons jouent beaucoup plus aux jeux vidéo, les filles utilisent davantage les applications photographiques. Les garçons redoutent plutôt les spams et les virus, les filles redoutent au même niveau les faits de harcèlement (menaces, insultes, moqueries, questions indiscrettes). Elles sont 2.5 fois plus nombreuses que les garçons à s'en plaindre.

Suite à la publication de ces résultats en 2014, des entretiens qualitatifs par petit groupe ont été conduits en mars 2015 auprès de 50 jeunes de 16-17 ans, fréquentant des filières professionnalisantes et ayant bénéficié du dispositif « Éducation aux écrans » conduit par les CEMEA en Basse Normandie². Ils permettent de mieux comprendre la configuration des pratiques et la réalité des risques encourus par ces adolescents et de mieux dessiner les accompagnements à consolider³.

Ces entretiens ont approfondi les modalités d'usage des réseaux sociaux numériques (RSN) et ont permis de dresser 6 constats :

1. Le recours à l'image (photo et vidéo) dans les communications interpersonnelles est de plus en plus fréquent.
2. Il occasionne une plus grande exposition de soi et une vulnérabilité au regard des autres, que les jeunes tempèrent en adoptant une attitude de retrait et en limitant le nombre de leurs amis sur certaines applications (Snapchat en particulier).

¹ L'étude est accessible à l'adresse suivante : <http://enfants-medias.cemea.asso.fr/spip.php?article1270>

² 9 groupes de 4 jeunes ou plus.

³ L'ensemble des résultats de la seconde enquête est accessible à l'adresse suivante : http://enfants-medias.cemea.asso.fr/IMG/pdf/Les_pratiques_numeriques_des_jeunes_Rapport_Observatoire_CEMEA_Basse_Normandie_Sophie_Jehel_V25DEF.pdf

3. Il permet aussi des pratiques « d’espionnage » devenues courantes, sur le fil d’actualité de Facebook ou sur les « stories » de Snapchat.
4. Les réseaux sociaux numériques (RSN) sont consultés le plus souvent sur le téléphone portable, les notifications rythment le temps de beaucoup de jeunes et suscitent une sensation d’envahissement et d’ennui. La déconnexion qui s’impose pour des raisons externes (établissement mal connecté, téléphone qui se casse) peut être vécue comme une libération.
5. L’accès à l’information sur le fil d’actualité des RSN propose pêle-mêle des « actualités » totalement disparates, informations privées sur la vie des copains, alertes diffusées par les médias d’information auxquels sont abonnés les adolescents (Le Monde, le Figaro, Ouest France...), les vidéos de gags ou de bastonnades recommandées par les contacts Facebook.
6. Le harcèlement sur les RSN est fréquent, les adolescents se sentent démunis pour y faire face, écrasés par le sentiment de faire partie d’une foule et de ne pas pouvoir faire grand-chose ; le conformisme au groupe les incite souvent à rendre les filles qui en sont victimes responsables des malheurs qui leur arrivent.

Les entretiens ont été conduits exclusivement auprès d’adolescents engagés dans des filières professionnalisantes (filières technologiques en lycée général et technologique, lycée professionnel, Centre de formation des apprentis) qui ont des caractéristiques scolaires et sociales spécifiques. Les entretiens n’ont pas permis de relever les caractéristiques précises des jeunes qui y ont participé. Mais les recherches sur l’enseignement professionnel en rappellent le recrutement majoritairement auprès des classes populaires, et auprès d’élèves en difficulté avec le système scolaire (Jellab 2009, Palheta 2011, Vasconcellos Bongrand 2013). Il s’agit de plus d’un échantillon modeste. Les conclusions qui sont tirées de cette enquête ne sont donc pas généralisables à l’ensemble des jeunes dont les parcours numériques sont marqués par leurs différences en termes de capital scolaire, de capital culturel, qui recouvrent notamment des différences d’aptitudes à l’écrit, et en termes de capital social, sociabilité, représentation de soi en public (Bourdaloie 2012, Jehel 2015). Elles nous semblent cependant précieuses pour comprendre certaines difficultés que peuvent rencontrer sur les RSN des adolescents issus des milieux populaires. La parité filles-garçons a été respectée.

La confidentialité et l’anonymisation des témoignages ont été promises à tous les participants aux entretiens. Tous les prénoms ont donc été modifiés, le nom des établissements restera également confidentiel.

Nous avons mesuré en 2013-2014 des niveaux élevés d’inquiétude sur le web auprès des adolescents. Le fait de recevoir des insultes, des menaces ou d’être harcelé apparaissait comme leur 5^{ème} inquiétude, après la peur des virus, de l’utilisation des données personnelles, des escroqueries, de la publicité intempestive (les spams). Mais 6 filles sur 10 le redoutaient, et c’était pour elle la deuxième inquiétude juste après les virus. Une fille sur

10 disait en avoir subi, soit plus de deux fois le niveau déclaré par les garçons. Les agressions verbales avaient eu lieu plus souvent sur Facebook et Ask. La dénonciation de ce dernier a été le fait de la plupart des groupes, Ask « c'est le pire », « ça sert à rien à part avoir des problèmes. » Mais la plupart des adolescents à 16-17 ans ont quitté le réseau Ask et n'y retournent pas, alors que Facebook qu'ils consultent plusieurs fois par jour est un vecteur régulier de diffusion de ce type d'agression. Les régulations mises en place par la plateforme semblent tout à fait insuffisantes pour assurer sécurité et convivialité des échanges.

1. Harcèlement et discrimination au quotidien

Eric Debarbieux définit le harcèlement scolaire comme « une violence répétée, verbale, physique ou psychologique, perpétrée par un ou plusieurs élèves à l'encontre d'une victime qui ne peut se défendre, en position de faiblesse, l'agresseur agissant dans l'intention de nuire à sa victime. » (Debarbieux 2011) On peut définir le harcèlement sur le web de façon proche, en conservant les critères de la répétition des insultes ou des moqueries et de l'intention de nuire, mais sans restreindre le phénomène à des violences entre élèves, car sur le web, la sphère de la médisance est ouverte au-delà de la sphère scolaire. Le harcèlement sur le web prend un tour particulier dans la mesure où il peut entraîner des phénomènes de foule particulièrement destructeurs, comme l'ont illustré les cas dramatiques de Jessi Slaughter (2010) et d'Amanda Todd (2012) en Amérique du Nord. Plusieurs jeunes filles harcelées au collège se sont suicidées en France en 2013 et 2014. Comme le constate Eric Debarbieux le web transforme les modalités du harcèlement scolaire. Les RSN viennent en effet en amplifier l'impact en pénétrant dans la vie privée des adolescents et en ne laissant aux victimes aucun répit. Les adolescents rencontrés balancent entre une inquiétude diffuse vis-à-vis des dangers du web et du harcèlement, et une minimisation des risques du fait de la responsabilisation des victimes.

Les inquiétudes diffuses sur les RSN

Sur les RSN les adolescents enquêtés ont des inquiétudes diffuses : ils craignent de faire voler leurs photos, qu'on ait accès à leurs messages, qu'on leur « hacke » leurs comptes et qu'ils leur échappent. Certains vont jusqu'à penser qu'on peut prendre une photo d'eux et en faire un montage sans leur autorisation. Les jeunes en apprentissage ont l'idée que leur employeur peut consulter leur compte Facebook et leur en tenir rigueur. Si le numérique peut constituer une chance, il entraîne également un grand nombre de difficultés pour les jeunes (Boyd 2014).

Dès qu'on aborde plus spécifiquement les peurs des filles, des discours plus ou moins hostiles aux filles se font jour. Pour de nombreux garçons, c'est une évidence que les filles ont davantage peur, car « elles sont moins puissantes que les hommes ». Filles et garçons comparent le web et la rue, pour trouver au final que « c'est la même chose, toutes les filles se font embêter, même si t'as un gros sweet, tu ressembles même plus à une fille, et t'es pas maquillée », déclare une fille. Sur le web se développerait un espace public propice

au harcèlement en continuité avec la rue. L'espace du lycée semble alors plus protégé que celui de la rue.

Les points de vue varient cependant, certaines filles sont sensibles à la pression exercée par les garçons sur les filles, et font part d'une forte appréhension des filles à se faire insulter, d'autres, qui ont sans doute davantage intériorisé ce risque au point de le normaliser, vont au contraire mettre l'accent sur la responsabilité des filles elles-mêmes, leur permettant simultanément de se rassurer elles-mêmes et protéger leur réputation : « je n'ai rien à me reprocher, donc il ne va rien m'arriver. »

Des faits divers médiatisés vont servir de point de repère des phénomènes de harcèlement, laissant entendre que les événements les plus dramatiques ne sont pas si fréquents ou proches que cela. Deux groupes sur neuf évoquent ainsi la mise en ligne d'une agression d'un groupe de filles sur une autre fille, dont ils ont eu connaissance par les médias.

Deux autres groupes évoquent l'affaire Camille T. qui date de 2013. D'après le Huffington post, cette adolescente, après avoir exposé un « dediboobz », à savoir une image de ses seins dénudée, s'est retrouvée au centre d'une polémique et aurait fait une tentative de suicide. Selon les adolescentes rencontrées, elle se serait fait voler les photos, elle se serait fait agresser, peut-être même violée, difficile pour elles de savoir ce qui est vrai « entre les différentes versions ».

Valorisation des personnalités non-coopératives

Le contexte des RSN favorise les agressions verbales, jusqu'au harcèlement qui en est une agression systématique. Dans *Ensemble, pour une éthique de la coopération (2015)*, Richard Sennett analyse les modalités de la coopération favorisées par les grandes plateformes du web. Pour lui Facebook comme d'autres RSN « appauvrissent les expériences de coopération qui nourrissent la possibilité de construire, d'enrichir son destin social » notamment par ce qu'ils organisent un « étalage compétitif » qui valorise les inégalités. Il est moins sensible à la dimension de moquerie sur Facebook qu'à celle de la volonté d'impressionner les autres, et de vouloir « faire comme si la société se construisait dans une salle des glaces. » La mise en valeur de soi à travers le regard des autres lui paraît être un des ressorts de la non-coopération. Il consacre alors plusieurs pages à la valorisation du « moi non coopératif » dans la société actuelle, dont les grandes plateformes sont des acteurs éminents parmi d'autres. Dans un monde ultra-compétitif, le moi non-coopératif va chercher à se mettre en valeur pour éviter l'angoisse de la relation avec les autres. L'étalage de sa vie privée n'en est qu'une facette, plutôt minoritaire sur Facebook et qui s'exprime souvent par l'autodérision sur Snapchat. Le retrait, la moquerie semblent des formes bien plus fréquentes de non-coopération.

Au-delà des RSN, le système médiatique favorise les personnalités non coopératives. Sans souci d'exhaustivité, on peut identifier au moins quatre types de contenus valorisant l'agressivité dans la culture numérique des jeunes. L'une d'elle, des plus connue, s'exprime dans les jeux vidéo. Un des jeux gratuits les plus joués en ce moment sur les téléphones portables par les garçons est *Clash of clans*. D'après certains témoignages, il semble que ce soit un jeu où les joueurs donnent libre cours aux insultes. Tonio y joue 2 heures par jour. Nick Bilton dans un article du New York Times du 25 mai 2015 le compare à un « Sa majesté des mouches » numérique, et l'analyse comme une forme d'incitation à l'exclusion, à l'arbitraire et au harcèlement. La seconde source de contenus valorisant l'agressivité est constituée des pseudo-informations qui font le buzz en raison de leur étrangeté, de leur morbidité (comme le tigre qui mange un enfant cité par Jean, ou des scènes de torture de chats ou de chiens évoquées par d'autres). La troisième source est celle des vidéos humoristiques qui reposent souvent sur des formes de discrimination tournant en dérision certaines personnes en raison de leurs caractéristiques : obésité, filières de formation, couleur de peau... Les adolescents consultent très souvent des « chaînes de gamelle » sur YouTube. Jean qui est lassé de son fil d'actualité, va sur YouTube pour regarder *Zap de spion*, qui propose des vidéos de situations insolites, des ratages, qui se terminent souvent par des chutes. Des objets se brisent, des corps se heurtent, se fracturent, des individus se font mordre... En CFA plusieurs jeunes ont évoqué des blagues sur les STMG⁴, pour qui « 1,1 = 2,1 », ou un STMG qui boit de l'eau, « des fois c'est trop poussé » reconnaissent-ils, comme si les vidéos allaient au-delà de leurs attentes. Le style des STMG est en effet devenu le motif de plusieurs chaînes de vidéo sur YouTube, sans compter Twitter et Facebook. D'autres ont évoqué des vidéos construisant un univers racialisé, où le langage sépare « babtous » (blancs) et « renois » (noirs), comme les vidéos de « mamadou segpa », qui jouent sur un registre de stéréotypes et de conflits raciaux. Ces trois catégories de contenus très présents sur les RSN ne sont évidemment pas les seules à alimenter la machine à catégoriser, moquer et ricaner. De nombreux adolescents regardent des émissions de télé-réalité dont le clash est le contenu principal, et ce sont les émissions de télévision qui donnent lieu au plus grand nombre d'échanges sur les RSN.

La télévision commerciale n'a pas attendu le web pour diffuser ce type de contenu, les videogags de TF1 ont occupé l'antenne de 1990 à 2008, et habitué les spectateurs à saisir leur appareil vidéo quand leur proche venait à se blesser, afin d'en faire rire le public et d'obtenir une petite notoriété; dans un registre plus sensationnel encore, MTV avait lancé dans les années 1990 des émissions de bêtises ou de mauvaises blagues, comme *Jackass* et *Dirty Sanchez*. Le *Morning Live* de M6 s'en était également fait une spécialité dans les années 1990. La culture commerciale pour adolescents exploite depuis de nombreuses années ce filon, à la télévision, comme à la radio. Sur internet, les chaînes de vidéo sont encore plus décontextualisées, omniprésentes et les échanges intergénérationnels qui pouvaient peut-

⁴ Il s'agit d'une filière préparant au bac « Sciences et technologies du management et de la gestion ».

être en tempérer la cruauté sont moins fréquents. Mais ce qu'apporte surtout le web c'est la participation directe des internautes grâce à l'interactivité.

Le lien entre harcèlement et discrimination

Ce contexte d'échange de blagues ou de gamelles imprègne d'un style de dérision l'univers des adolescents sur les RSN qui se diffuse dans les relations interpersonnelles. Mana constate que les filles qui ont des gros seins se font insulter sur leur compte. Elle pense notamment une copine, « c'est parti de son ex », depuis « elle se fait insulter tout le temps » et pourtant « elle ne poste pas de photos choquantes. » Louise évoque le cas d'une jeune fille en surpoids, qui se fait ridiculiser quand elle envoie des photos d'elle :

- *« C'est vrai qu'elle envoie des photos où elle a des associations de vêtement un peu ridicules », et ses photos sont reprises et rediffusées avec des insultes. « Si c'était mon amie, je lui dirais de ne pas publier. »*

Un jeune cuisinier, peu impliqué dans les RSN, a de lui-même fait le lien entre les insultes et le fait de ne pas être dans la norme : il suffit d'« avoir un visage un peu différent, des cheveux d'une certaine couleur », des seins petits ou gros, pour se faire insulter. Auparavant il qualifie de « discriminatoires » ces comportements.

Dans son rapport, Eric Debarbieux reconnaît que « Le lien entre harcèlement et discriminations doit donc être clairement affirmé » (2011 : 7) mais selon lui, il ne concernerait qu'une catégorie de harcèlement, le harcèlement « basé sur l'identité d'un groupe plutôt que sur des caractéristiques individuelles telles que l'homophobie, le sexisme, le racisme, la violence à l'encontre de groupes vulnérables comme les handicapés. » Les entretiens nous conduiraient plutôt à voir systématiquement une dimension discriminatoire dans les phénomènes de harcèlement évoqués par les jeunes.

Les filles semblent particulièrement surexposées aux insultes, sans que les adolescents y voient généralement l'expression d'une discrimination, au contraire, ils ont souvent tendance à en rendre les filles responsables.

Surexposition des filles au harcèlement et misogynie ordinaire

Quand on demande pourquoi les filles se sentent davantage en danger sur les RSN, la réponse des garçons, comme celle de la majorité des filles, reporte la responsabilité sur les filles. Celles-ci se surexposeraient en exhibant trop leur intimité, comme le démontrent ces différentes réactions de filles :

- *« on est plus insulté si on raconte trop sa vie ».*
- *« une amie, ça lui est arrivé, mais je le lui ai dit, elle raconte un peu trop sa vie ».*
- *« ça dépend, y a une fille que je connaissais, elle se mettait pratiquement nue, alors ça dépend de ce qu'on publie. Après elle disait « ouais je suis trop contente de ce*

commentaire. Ouais, mais celui-là il arrête pas de me coller », et elle donnait son numéro à tout va. Et puis elle mettait des photos. »

- *« Si on a peur c'est qu'on a mis quelque chose de compromettant ».*
- *« Après il y a aussi des filles qui cherchent à se faire embêter ».*
- *« Quand elles se font insulter ou harceler, qu'elles se plaignent pas parce que c'est leur faute ! »*
- *« Des filles qui mettent des photos d'elles en maillot de bain, on n'a pas besoin de mettre de photo. »*
- *Des filles qui « se valorisent » dit une fille avec une moue de réprobation.*

Les filles, particulièrement dans les groupes mixtes, ont eu tendance à minimiser leurs propres appréhensions, en affichant une attitude responsable, déclarant par exemple « on sait ce qu'on fait ». Une façon de dire qu'elles sont du côté des filles respectables, et qu'elles ne s'adonnent pas à ces attitudes, même sur des réseaux plus privés comme Snapchat.

Certains garçons ont manifesté une certaine réflexivité : les filles sont peut-être conduites à envoyer ces photos, pour « montrer qu'elles ne sont pas coincées. » Clément affirme que des filles peuvent être embêtées alors qu'elles n'ont rien à se reprocher et que cela peut arriver à de jolies filles.

Mais la majorité des garçons partage une attitude de réprobation. L'un d'eux dit qu'il est content de ne pas avoir Facebook, car il ne veut pas voir les images de ces filles. Dans un atelier de restitution des résultats de l'Observatoire de 2013-2014 qui a eu lieu en février 2015, des garçons ont même suggéré que les filles n'avaient qu'à poster des photos en « col roulé », pour éviter les critiques.

Le vêtement des filles se retrouve en effet au centre des attentions.

- *« Il faut pas s'étonner qu'on ait des préjugés (sous-entendu en les traitant de prostituées) vu comment elles sont habillées ! déclare un garçon. »*

A entendre la plupart des adolescents, l'insulte serait une réponse normale à des vêtements ou à des poses provocatrices. Tous les groupes évoquent le fait que des filles « cherchent » les ennuis, en envoyant des photos provoquantes, « elles mettent des trucs très vulgaires parfois, comme Nabila. » Le modèle de la télé-réalité a été évoqué à plusieurs reprises. Certaines filles prendraient les « stars de la télé-réalité » pour modèle, « alors que ce ne sont pas des modèles », et elles « sont prêtes à dégrader leur image pour faire le buzz. » Dans un tout autre registre, des épisodes (et un personnage) de la série *Clem* ont pu aussi être mentionnés pour renforcer la thèse de la responsabilité des filles qui s'exposent et ensuite se plaignent d'être insultées.

Les filles se retrouvent donc devant une injonction contradictoire difficile à dépasser, montrer par leurs photos qu'elles sont capables de plaire, et être fautives dès que le jugement des garçons (et des filles) s'avère négatif. La grande majorité des adolescents ont été implacables dans leurs jugements sur les filles insultées. Un contrôle parental strict voire brutal est alors évoqué à propos des vêtements des filles. Dans un groupe, les garçons

et les filles sont unanimes, ils ne laisseraient jamais leur fille sortir comme ça, « je lui mets une grosse claque » dit Jules, et Martine ajoute que son père « [lui] donne un gros coup de pied au derrière si [elle s]'habille comme ça ! »

Si les filles victimes sont forcément coupables parce qu'elles cherchent à plaire, les tentatives de séduction des garçons attirent au contraire l'empathie. Pour les filles, il est évident que ce sont les garçons qui ont les démarches les plus entreprenantes, et qui contactent des filles qu'ils ne connaissent pas. Mais elles ne le prennent pas mal, « ils font les kékés devant leur pote, mais ils sont gentils. » Il s'agit pourtant de démarches assez envahissantes, puisque « c'est tous les jours ». « Les trois quart du temps je ne réponds pas » ajoute Léa, comme si le travail de maîtrise de soi était tout entier du côté des filles : elles doivent se retenir de poser de façon provocante et se retenir de réagir aux sollicitations intempestives.

Certains garçons dépassent cependant les bornes, soit en envoyant à des inconnues des images de leur sexe, qui rappellent les pratiques exhibitionnistes de sites comme « chatroulette » mais avec un degré d'intrusion supplémentaire puisque ces images arrivent sur un compte personnel, soit en exposant des photos de consommation de cannabis ou d'alcool pour accroître leur image de virilité.

« Les gens se croient trop forts derrière les écrans » déclare Emilie pour expliquer ces surexpositions. Il ressort des entretiens que les filles ne se sentent pas particulièrement protégées, alors que les garçons se contrôlent bien moins sur les RSN. Il arrive aussi que les filles soient victimes d'autres filles.

Le harcèlement entre filles

Un des groupes évoque spontanément la violence verbale de certaines filles sur Internet.

- « *Les filles peuvent aussi s'insulter sur internet, il y en a qui ont du mal à lâcher l'affaire.* »

Quand elles ne sont pas limitées par la crainte de la riposte des garçons, certaines filles seraient prises dans des flots de violence verbale et manifesteraient de l'acharnement. D'autres cas sont évoqués qui débordent de la violence verbale puisqu'il s'agit de captation d'images en violation du droit à l'image avec une volonté d'humiliation :

- *Perle évoque le cas d'une camarade assez timide, qui était « normale » et « ne cherchait pas à se montrer ». Mais des filles l'ont prise en photo après sa douche dans l'internat en lui arrachant sa serviette. Perle ne sait pas si la photo a été publiée mais la jeune fille en a eu peur et a dû changer d'internat.*

Un autre groupe évoque l'affaire Alicia D., une jeune fille qui avait agressé une personne juste pour le plaisir d'être violente et de diffuser la vidéo, mais cela s'est retourné contre elle et les internautes l'ont insultée. Le Huffington Post (26/9/2014) parle même de

chasse à l'homme sur internet contre elle et sa bande, suite à la critique virulente lancée par le blogueur Jeremstar. Au final les filles apparaissent les principales victimes du harcèlement de la part des garçons comme des filles. Cela ne veut pas dire que les garçons échappent à toute violence, loin de là, mais ils y semblent moins exposés.

Faiblesse des réactions

Comme nous l'avons vu la première réponse face aux phénomènes d'insultes ou de harcèlement est celle de la culpabilisation des victimes, qui par leur comportement exhibitionniste auraient mérité les ennuis qu'elles rencontrent. On retrouve là des schémas de pensée misogynes qui prévalaient dans les années 1970 avant la reconnaissance du viol comme crime et que l'on pouvait croire dépassés dans un contexte de parité des droits entre les femmes et les hommes. Le récent rapport du comité à l'égalité des femmes et des hommes sur le harcèlement dans les transports montre d'ailleurs l'ampleur des inégalités, et l'ampleur du phénomène, au-delà de la catégorie des adolescents.

Les réactions positives des adolescents pour limiter le harcèlement sur les RSN sont faibles. Interrogés directement sur les solutions à mettre en œuvre quelques pistes ont pu néanmoins être ouvertes.

Complaisance vis-à-vis du harceleur

Chloé connaît une fille, qui n'est « pas une copine », qui a envoyé une photo d'elle nue à un garçon qui était déjà en couple. En réponse, il a capturé la photo envoyée sur Snapchat, l'a affichée sur Twitter en donnant son nom, ruinant ainsi sa réputation.

Je demande alors au groupe ce qu'ils pensent de la réaction du jeune homme. Leurs réactions sont alors plus qu'indulgentes :

- « *Ça se fait pas, mais c'est le risque qu'elle prenait !* »
- « *Elle est responsable !* »
- « *Il faut réfléchir à un moment !* »
- « *Et elle l'a envoyée à plein de gars, ça se fait pas.* »

Aucun ne condamne le geste du garçon. Dans une situation où chacun des acteurs a une part de responsabilité, et agit de façon asociale, il est frappant que toute la faute est attribuée inégalement sur la fille.

Solutions envisagées

Filles et garçons reconnaissent recevoir sur leurs comptes des messages appelant à harceler une personne qu'ils ne connaissent pas (souvent une fille). Leur attitude consiste à ne rien faire. Pris dans le flux des messages, ils ne voient pas comment ils pourraient réagir

autrement, dans la mesure où ils ne connaissent pas la victime. On retrouve là une illustration du moi non-coopératif favorisé par les dispositifs numériques.

Certaines filles disent avoir aussi reçu des images de sexe masculin par Snapchat. Comme elles ne savent pas qui les leur a envoyées, elles déclarent qu'elles ne font rien.

Pour la majorité des adolescents enquêtés, la solution qui s'impose en cas de harcèlement est de supprimer le compte, et de ne plus aller sur Facebook. Il serait donc normal que la victime se prive elle-même de l'accès au réseau. La plupart persistent en effet à responsabiliser la victime et à voir dans l'acte de harcèlement un défaut de sécurisation du compte ou du filtrage des amis. C'est encore à la fille « de ne pas répondre ». Jules pense qu'« il faut passer au-dessus » :

- *« Il y a beaucoup de critiques sur internet, de toutes façons, dès qu'on a une figure bizarre, des petits seins, des gros seins, faut passer au-dessus, on ne peut rien faire. » ajoute-t-il. Il y a le droit à l'image, on peut aller devant la justice, mais ça prend du temps. »*

Philippe lui aussi est assez flegmatique. Il a un cousin qui a piraté son compte et envoyé de sa part un message à une copine, un « je t'aime ». Heureusement qu'il connaît bien cette fille parce qu'elle a affiché le message sur son compte. Il a eu peur du ridicule et des réactions des autres. Mais la fille a fini par comprendre ce qui s'était passé et Philippe a pardonné à son cousin, car il n'est « pas rancunier ». Le fait qu'il s'agisse d'un cousin avec lequel il entretient des relations affectueuses a permis à la mauvaise plaisanterie de ne pas dégénérer.

Quelques réponses sont cependant plus offensives. Youki déclare qu'elle n'hésiterait pas à faire un signalement à la police. Ventura dit qu'elle préférerait une agression sur internet, parce qu'au moins elle aurait une trace et pourrait aller voir la police, elle en parlerait à ses parents. Louise envisage aussi de menacer la personne coupable d'aller porter plainte, d'en parler avec sa mère pour obtenir l'arrêt du harcèlement et de porter plainte au commissariat. Alice rappelle qu'il faut le signaler à Facebook - c'est la seule qui y pense-même si « les photos vont rester dans leur dossier et ne jamais disparaître », ajoute-t-elle. Léo envisage une punition pour les auteurs de harcèlement, en leur « supprimant leur compte », solution qui semblerait en effet raisonnable si la plateforme respectait ses propres conditions d'utilisation.

On peut voir dans ces dernières propositions un impact du dispositif d'« Education aux écrans » qu'on a suivi les enquêtés. Les réponses qui envisagent une riposte de la victime auprès des institutions, qu'il s'agisse de la police ou de Facebook restent cependant minoritaires.

Quelques garçons envisagent pour leur part d'employer la force si ça leur arrivait, à l'opposé des consignes données par le dispositif « Education aux écrans » :

- *« Ils ont pas intérêt sinon... » Il fait le geste de trancher la gorge.*
- *« Je [le] trouverais, il y a toujours un moyen de retrouver une photo snap. »*

- « *On va lui casser la tête.* »

Leurs réactions très vives tranchent avec les demi-mesures qu'ils envisageaient pour protéger les filles.

Peu de témoignages de harcèlement vécus personnellement ont été apportés. C'est le cas cependant de Valentine qui était insultée sur Facebook par un garçon qu'elle connaissait, qui résidait dans le même foyer qu'elle. Elle a commencé par essayer de lui parler directement, mais il a refusé. Elle a alors fait des captures d'écran, les a montrées aux responsables et le jeune a dû quitter le foyer.

Très rare mise en cause de la misogynie ambiante

En réponse à une question portant sur l'existence de snaps érotiques, un groupe composé de quatre filles explique pourquoi ils sont si médiatisés. C'est, disent-elles, qu'il « suffit d'aller sur Twitter de taper « snapcoquin », pour en voir ». Elles commentent ensuite en disant que les personnes qui les font ont souvent des « atouts corporels », « elles ont un beau corps » et elles me montrent une photo d'une fille qui montre ses fesses, suivant un raisonnement qui consiste toujours à rappeler que les filles qui agissent ainsi cherchent à plaire. Je leur demande si les garçons en font aussi. Elles reconnaissent alors que quand c'est un garçon qui se photographie torse nu, cela ne suscite pas la même réaction, que quand un garçon trompe sa copine cela ne pose pas de problème, mais, que quand c'est une fille, elle se fait qualifier de « salope ». Alice en déduit, choquée, que « les garçons ont tous les droits ». C'est le seul groupe où une telle mise en cause est apparue, non pas dirigée contre les garçons mais contre leurs privilèges perçus (enfin) comme abusifs.

Quelques garçons en sont aussi conscients :

- « *Je peux comprendre [que les filles se sentent harcelées], dès qu'une fille a mis sa photo où l'on voit son épaule, y a des kékés qui viennent lui dire t'es qu'une pute, une salope », reconnaît Jules.*

L'expression d'une solidarité face à une fille victime de harcèlement est rare, sauf s'il s'agit d'une copine. Clément assure :

- « *J'ai des amies comme ça. Après on se débrouille pour l'aider. On ne va pas la laisser comme ça.* »

Faible croyance dans une régulation des RSN

L'idée d'une régulation des RSN émerge çà et là dans les entretiens mais elle est vite perçue comme utopiste, irréaliste, du fait de la taille du réseau. Apparemment, leur pratique des RSN banalise tellement l'agressivité et le harcèlement qu'ils ont peine à croire qu'une forme de répression soit active. Force est de constater le décalage entre les promesses de

Facebook et le vécu des adolescents rencontrés. A titre d'exemple des engagements de Facebook vis-à-vis des utilisateurs de la plateforme ces extraits relatifs à la sécurité :

- « *Les utilisateurs s'attendent à ce que Facebook soit un endroit sûr pour communiquer avec leur famille et leurs amis. La prévention et la suppression du contenu indésirable sont donc une priorité.* »
- « *L'envoi de contenu indésirable constitue une infraction aux Standards de la communauté Facebook.* ⁵ »
- *Extrait des standards de la communauté Facebook : « Nous ne tolérons ni le harcèlement ni l'intimidation. Nous vous autorisons à vous exprimer librement sur des sujets et des personnes d'intérêt public, mais supprimons tout contenu semblant viser délibérément l'humiliation ou le déshonneur d'une personne privée. »* ⁶

La crainte d'une absence de régulation n'est certes pas réservée au web. Les adolescents ont manifesté une certaine peur du harcèlement ou des agressions dans la rue. Certains en ont parlé. La mère de Michel a peur qu'il sorte le soir et qu'il boive. Elle lui demande de ne pas sortir. Ventura a des parents qui ont peur qu'elle sorte le soir, même si elle a un copain. Philippe indique que de toute façon il préférera toujours une soirée avec sa famille à une soirée avec ses amis, même s'il les aime bien, et tout le groupe approuve.

L'accompagnement parental comme sécurité

Nombreux sont ceux qui rappellent que ce qui les cadre le mieux c'est le regard des parents. Ce contrôle porte sur les activités de sortie, les vêtements portés, l'image qu'on a dans la rue. Il porte aussi parfois explicitement sur les pérégrinations sur internet, même si cela se fait rare à leur âge. Une mère a fait un profil pour surveiller sa fille, un frère profite de son rôle de grand frère pour étendre la surveillance à tout ce que poste sa sœur... Il ne faut certes pas généraliser l'acceptation de cette surveillance parentale, car l'adolescence est l'âge de l'autonomisation et tous les adolescents n'ont pas toujours confiance dans l'aide ni le point de vue de leurs parents, mais cette réponse est apparue suffisamment présente dans les entretiens pour rappeler que nombre d'entre eux s'appuient sur les recommandations parentales.

Les entretiens qualitatifs ont confirmé que le harcèlement des filles était courant sur les RSN. Ces pratiques sont pourtant contraires aux consignes et aux promesses des grandes plateformes notamment de Facebook. Les dispositifs médiatiques contribuent à valoriser les personnalités non-coopératives soit dans une exposition de soi qui tend à oublier les autres, soit par les multiples formes d'agressivité comme source de divertissement : moqueries, insultes, plaisanteries basées sur des discours discriminatoires. Les fils d'actualité sont aussi un lieu de publication d'appels au

⁵ <https://fr-fr.facebook.com/help/287137088110949/> consulté le 27/7/2015

⁶ <https://fr-fr.facebook.com/communitystandards#> consulté le 27/7/2015

harcèlement. Les adolescents semblent avoir accepté cette violence ordinaire qui cible plus souvent les filles. Dans un discours qui fait consensus, les victimes sont accusées d'être responsables de ce qui leur arrive, parce qu'elles s'exposeraient trop. L'attitude de retrait en matière de publication se poursuit face aux agressions verbales. Du fait de cette supposée culpabilité, les réactions des adolescents sont très faibles, sauf lorsqu'il s'agit d'eux. Ils ne croient pas davantage à des formes de régulation venant de la plateforme puisqu'ils constatent chaque jour qu'elles sont bafouées. Certains sont cependant conscients de la dimension discriminatoire et misogyne de l'organisation des échanges sur ces espaces.

BOURDELOIE H. « L'appropriation des dispositifs d'écriture numérique : translittératie et capitaux culturel et social », *Études de communication*, 38 | 2012

BOYD D. *It is complicated. The social live of networked teens*, Yale University Press Books 2014

DEBARBIEUX E. *Refuser l'oppression quotidienne : la prévention du harcèlement a l'école* Rapport au ministre de L'éducation Nationale de la jeunesse et de la vie associative—Observatoire International de la Violence à l'École, 2011.

GRANJON F. et al., « Sociabilités et familles populaires » Une Socio-ethnographie de la mise en contact ,Réseaux, 2007/6 N° 145-146, P. 117-157.

HAUT CONSEIL EGALITE FEMMES HOMMES, *Avi Sur le harcèlement sexiste et les violences sexuelles dans les transports en commun*, publié le 16 Avril 2015.

JEHEL S. « Sociabilités numériques des jeunes et mobilités : Un ascenseur social en trompe-l'oeil ?» In *Parcours de jeunes et territoires Rapport INJEP 2014*, Paris, La Documentation Française, 2015.

JELLAB A. *Sociologie du lycée professionnel : L'expérience des élèves et des enseignants dans une institution en mutation*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2009

LICOPPE, Chr. 2002 « Sociabilité et technologies de communication. Deux modalités d'entretien des liens interpersonnels dans le contexte du déploiement des dispositifs de communication mobiles », *Réseaux* 2002/2 (N° 112-113), p. 172-210.

PALHETA U. *La domination scolaire. Sociologie de l'enseignement professionnel et de son public* (PUF, 2012).

SENNETT R. *Ensemble. Pour une éthique de la coopération* Paris, Albin Michel 2013.

VASCONCELLOS M., BONGRAND Ph. *Le système éducatif, chapitre IV L'enseignement secondaire*, La Découverte 2013.